



Édito



L'échec de la négociation de Copenhague a redonné de la voix aux climato-sceptiques, horrible néologisme qui désigne ceux qui nient le réchauffement climatique ou, lorsqu'ils le reconnaissent, refusent qu'il soit le résultat de l'accroissement dans l'atmosphère, de la concentration en dioxyde de carbone, et autres gaz dits à effet de serre, résultant de l'activité humaine.

Je n'ai pas l'intention de parler ici de la véracité du changement climatique et de son attribution à l'homme, le site de Météo France, par exemple, donne suffisamment de bonnes explications à ce phénomène, mais plutôt de m'expliquer sur ce que je considère comme une dérive importante de l'éthique scientifique.

Par essence la « vérité » scientifique est évolutive et suit la progression de la connaissance. A chaque instant elle résulte de la confrontation entre différentes théories s'appuyant sur des observations qui peuvent, elles-mêmes, varier en fonction du perfectionnement des moyens de mesure.

Tout chercheur qui désire faire connaître ses résultats, les publie dans les revues spécialisées à comité de lecture, ces comités ayant pour rôle de vérifier l'originalité des travaux et la conformité des résultats aux protocoles de mesures. Un autre moyen est la présentation des travaux dans un colloque, un séminaire, un congrès scientifique etc., c'est-à-dire en face d'autres scientifiques.

Dans tous les cas, d'autres scientifiques peuvent, par les mêmes moyens, faire connaître des résultats qui viendraient contredire, en tout ou partie, les résultats précédemment présentés.

Ceci relève du processus indispensable de la controverse scientifique et garantit la transparence des travaux.

Autrement dit la « vérité », au sens que je définis ci-dessus, ne relève ni d'un vote, où une majorité l'emporterait sur une autre, ni d'un débat, fut-il véritablement contradictoire, sur un plateau de télévision, ni encore de la publication d'un livre savamment « promu », grâce à de faux débats télévisés, mais d'une confrontation d'idées entre scientifiques.

Bien évidemment le rôle du scientifique, en tant que tel, s'arrête là. Son titre ne lui donne aucune fonction de « guide » lorsque l'on passe à la mise en œuvre de mesures prises sur la base de ce qui, à un instant donné, est considéré comme la « vérité » la plus probable.

User de son titre de scientifique pour influencer une décision, ou pour énoncer une opinion non fondée sur le processus contradictoire que j'évoque ici, est une entorse à l'éthique scientifique.

On ne se proclame pas Galilée, on essaye de prouver que l'on pourrait l'être!

Un autre jour je vous parlerai de Wegener ou de Milankovitch et des controverses autour de leurs travaux.

JEAN LABROUSSE